

Lo someiller et lo voyageu

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 30

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195645>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Genève, en pleine Exposition, dans le voisinage du Village nègre et des danseuses javanaises; quand les cloches de l'église carillonnent leurs vieux refrains de fête, on se croirait dans quelque village du Haut-Valais, et, quand, au son du cor des Alpes, les troupeaux vont au pâturage, on est vraiment au milieu des Alpes, caressé par l'haleine des mélèzes et des cascades.

A l'entrée, dans un grand chalet, le gouvernement de Fribourg a installé une fromagerie gruyérienne. Chaque matin, on fait, avec le lait des vingt-cinq vaches de la ferme fribourgeoise, un fromage que tout le monde est admis à voir fabriquer. Rien de plus simple. Le lait est versé dans un énorme chaudron; puis, quand il est caillé, on le met en forme et dans un pressoir. Le fromage frais est blanc et fade comme le beurre. On le sale, on le lave tous les jours; six mois de cave lui sont nécessaires pour le mettre à point. La Suisse exporte, chaque année, pour plus de 40 millions de fromages et pour 20 millions de lait condensé.

Nous passons devant l'auberge genevoise avec son traditionnel platane; devant l'auberge vaudoise et les auberges valaisanne et neuchâteloise. Ces quatre cantons produisent annuellement près d'un million d'hectolitres de vin, représentant plus de 30 millions de francs.

Le jeu de quilles attire de nombreux amateurs. Gambetta était un fanatique du jeu de quilles suisse. Il se mettait en bras de chemise pour lancer la lourde boule avec plus de vigueur; et c'était souvent lui qui gagnait la partie sur les robustes vigneron de Lavaux.

Nous retrouvons la Gruyère dans les vieux chalets de Broc et de Montbovon (1668), transportés ici de toutes pièces; puis, voici un tir à l'arbalète où les Suisses modernes montrent qu'ils sont les dignes fils de Guillaume-Tell. Les vainqueurs ne gagnent pas des pommes, mais des médailles.

C'est aussi le chemin de la montagne. Il conduit à la cascade dont l'eau vive serpente à travers le village; il conduit aux chalets valaisans, à la fontaine de Lessoc, à l'Étable alpestre abritant derrière ses murs de cailloux superposés, sans ciment ni mortier, les petites vaches valaisannes, noires et agiles comme des chèvres.

La poste est égayée par un va-et-vient continu. C'est là qu'on débite des cartes postales coloriées représentant le Village suisse, et il faut voir les jeunes Suissesses et les jeunes Anglaises s'appliquer à mouler de jolies lettres constatant leur présence à l'exposition.

Tout autour de la poste, pour être fidèle à la couleur locale, on a réuni des diligences de montagne peintes en jaune et des traîneaux qui servent, même en été, à franchir les hauts cols alpestres.

La rue s'allonge, mêlant ses chalets, ses vieilles constructions si artistiquement reproduites, et elle est toute vivante et bruyante de travail, comme pour montrer qu'il n'y a pas de liberté sans travail et que les vraies armes d'une république sont des outils de paix. Spectacle charmant et bien-faisant: le vannier tresse son panier sur le seuil de sa maison, l'orfèvre surveille le four où cuisent ses émaux, la brodeuse d'Appenzel se penche sur son métier, le tisserand fait aller sa navette, le remouleur sa meule, et le barbier de village son rasoir sur le menton des clients. Et sur les toits, les pigeons se promènent, les hirondelles volent dans le ciel bleu, on entend des beuglements de vaches, et les pâtres chantent. Il ne manque que des enfants qui jouent, et le curé du village se promenant en lisant son bréviaire.

Aux dames.

Une de nos abonnées nous écrit:

En présence de l'innfinie variété apportée dans la forme et les couleurs des chapeaux de dames, je me permets de vous transmettre, à l'intention de vos lectrices, les conseils suivants, que quelques-unes d'entre elles pourront peut-être mettre à profit:

« Un chapeau noir, à plumes ou à fleurs blanches ou roses, ou rouges, convient aux blondes.

» Il ne messied pas aux brunes, mais sans être d'aussi bon effet. Celles-ci peuvent ajouter des fleurs ou plumes orangées ou jaunes.

» Le chapeau blanc mat ne convient réelle-

ment qu'aux carnations blanches ou rosées, qu'il s'agisse de blondes ou de brunes. Il en est autrement des chapeaux de gaze, de crêpe, de tulle; ils vont à toutes les carnations.

» Pour les blondes, le chapeau blanc peut recevoir des fleurs blanches ou roses, ou surtout bleues. Les brunes doivent éviter le bleu et préférer le rouge, le rose, l'orangé.

» Le chapeau bleu clair convient spécialement au type blond; il peut être orné de fleurs blanches, quelquefois jaunes ou orangées, mais non de fleurs roses ou violettes. La brune qui risque le chapeau bleu ne peut se passer d'accessoires orangés ou jaunes.

» Le chapeau vert fait valoir les carnations blanches ou doucement rosées. Il peut recevoir des fleurs blanches, rouges et surtout roses.

» Le chapeau rose ne doit pas avoisiner la peau; il doit en être séparé par les cheveux ou par une garniture blanche, ou par une garniture verte, ce qui vaudrait encore mieux. Les fleurs blanches à feuillage abondant sont d'un bon effet dans le rose.

» Le chapeau rouge, plus ou moins foncé, n'est conseillé qu'aux figures trop colorées.

» Éviter les chapeaux jaunes et orangés. Se montrer fort réservée vis-à-vis du chapeau violet, qui est toujours défavorable aux carnations, à moins qu'il n'en soit séparé non seulement par les cheveux, mais par des accessoires jaunes. Même précaution à prendre pour les chapeaux jaunes, qu'une brune seule pourra risquer avec des accessoires bleus ou violets.

Lo someiller et lo voyageu.

On voyageu qu'ètai arrevà dein on eindrâi iò devessâi cutsi, voliâvè reprendre lo premi trein lo leindéman matin, et coumeint sè trovavè on bocon mafi et que l'avâi poaire dè restâ eindroumâ, ye sè recoumandâ ao someiller dâo cabaret iò lodzivè dè lo reveilli dè boune hàora, po que pouessè parti pè lo trein dè cinq hàorès dix.

L'est bon. Lo leindéman, lo someiller qu'est restâ eindroumâ ne sè reveillè qu'à cinq hàorès et on quart, et lo pourro gaillâ est rudo eimbètà, rappoo ao voyageu. Mâ coumeint lài a promet dè lo reveilli, n'ia pas! faut ètrè dè parola; mâ lo diablo, c'est que lo trein est via. Enfin, faillâi vito sè decidâ à oquiè. Adon mon compagnon, sein sè pegni, ni sè lavâ, einfatè sè tsassès, fourrè dâi vilhiès charguès po ne pas allâ à pi dè tsau, frinnè avau lè z'égras dè sa tsambra qu'ètai decoutè lo guelatâ, et va rolli tant que pào à la porta dè la tsambra iò cutsivè lo voyageu, ein fessant on boucan que reveillâ tot lo mondo dein la mâison.

— L'est bin vo, se sè met à criâ pè lo perte dè la saraille, que vo voliâi parti pè lo trein dè cinq hàorès dix?

— Oi, se repond lo voyageu, que sè depâtsè dè chàotâ frou dâo lhi, po ne pas ètrè ein retâ.

— Oh bin vo poadè pi drumi tot voutron sou; lo trein vint dè parti!

Le Calvaire. — De nombreux Lausannois se sont sans doute souvent demandé quel était l'origine de ce nom sous lequel nous désignons l'endroit situé entre l'Hôpital cantonal et le cimetière de la Sallaz, et que l'on atteint soit par la route de Berne, soit par le chemin, très raide, qui part du voisinage de la nouvelle buanderie Haldimand.

Voici comment ce nom s'explique:

« Il y avait autrefois, au sommet du Calvaire, une grande croix servant de but de procession aux fidèles, qui s'y rendaient en passant par douze stations, soit douze chapelles qui se succédaient sur le chemin conduisant de Marthéray au Calvaire. Sur l'emplacement où se

trouve aujourd'hui la maison du *Reposoir* était l'église de la *Rédemption*.

C'est donc probablement par allusion au souvenir de la colline voisine de Jérusalem, où Jésus-Christ fut crucifié, que ce lieu reçut le nom de *Calvaire*.

Le Vallon. — Maintenant que la grande brasserie *lausannoise*, construite sur les terrains de Tivoli, a supprimé l'ancienne brasserie du *Vallon*, il est intéressant de rappeler quelques souvenirs se rattachant au quartier où cette dernière avait été installée.

Il y avait autrefois, au bout de la promenade des *Eaux*, arrosée par le Flon, un établissement de bains, dit la *Rochelle*. Derrière ces bains était la poudrière, ayant pour concierge M. Gardel.

Une nuit, la ville se remplit tout à coup de fumée: le feu était aux bâtiments de la poudrière. Personne n'osait approcher. Un charpentier, nommé Hugonet, ayant son chantier où se trouve aujourd'hui la chapelle des *Terreaux*, s'écrie tout à coup: « Què ceux qui en ont le courage me suivent!... »

Puis, affrontant le danger, il pénètre dans le bâtiment suivi de ses ouvriers.

Ces hommes héroïques chargent alors les sacs de poudre sur leurs épaules, les transportent à travers l'incendie et évitent un affreux désastre.

Les bains de la *Rochelle* subirent diverses modifications et prirent, dès 1830, le nom de bains du *Vallon*. Outre les bains, il y avait un café, et cet endroit, assez romantique, devint un but de promenade très goûté des Lausannois.

Vers 1838, cet établissement fut transformé en brasserie.

Une partie du terrain de l'ancienne poudrière est occupé aujourd'hui par les ateliers de M. Duvillard.

Rasoirs et antiseptic. — Sous ce titre, *La Famille* publie un article signé du D^r Charles Kraft, auquel nous empruntons d'excellents conseils pour tous ceux de nos lecteurs qui sont obligés de se faire raser.

Tant que toutes les maladies étaient censées provenir des *humeurs peccantes* (*) des individus, il n'y avait pas lieu de se prémunir contre les dangers du dehors; mais aujourd'hui les choses ont changé et l'hygiène devient une science. Que chacun cherche à en profiter! Les microbes sont toujours là, attentifs, toujours dangereux, si la moindre petite plaie leur ouvre une porte pour pénétrer dans notre organisme.

M. X. se rase lui-même; il a son rasoir, son pinceau, son savon. Un jour, il a un furoncle au cou; il badigeonne son furoncle, passe prudemment le rasoir par-dessus ou tout autour. Le lendemain, même pinceau, même rasoir et souvent même savon; les microbes du pus du furoncle de la veille pénètrent dans la peau, inoculent un-nouveau furoncle et ainsi de suite; on sait s'ils se multiplient avec rapidité.

Si M. X. avait pris la peine de désinfecter son rasoir et son pinceau avant de s'en servir, il n'aurait eu qu'un seul « clou ». Autre exemple: M. Y. se fait raser chez le barbier du coin; il permet qu'on promène sur ses joues, près de ses lèvres, un « blaureau » et ensuite un rasoir qui, l'instant d'après, étaient utilisés pour un particulier malpropre ou malade. Et l'on s'étonne qu'il se produise parfois des cas de contagion! l'inverse aurait lieu de surprendre.

Les maladies de la peau et du sang prises chez le barbier sont rares, je le reconnais, mais il suffit qu'elles puissent se produire pour qu'on prenne des mesures pour empêcher cette possibilité. Ils sont rares les cas de contagion, d'abord parce que, si la peau n'a ni bouton ni blessure, elle empêche l'en-

(*) Mauvaises humeurs; humeurs dont l'altération était considérée par certains médecins comme la cause des diverses maladies du corps. (Réd.).